

W. D. Redfern, *The Private World of Jean Giono*, Durham, N.C.,  
Duke University Press, 1967, 203 p.

Roland Bourneuf

Volume 1, numéro 2, août 1968

Roman et théâtre au XVIII<sup>e</sup> siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500031ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500031ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourneuf, R. (1968). Compte rendu de [W. D. Redfern, *The Private World of Jean Giono*, Durham, N.C., Duke University Press, 1967, 203 p.] *Études littéraires*, 1(2), 311–313. <https://doi.org/10.7202/500031ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Il serait inutile pour nous de répertorier tous les thèmes qui se dégagent de cette correspondance, M<sup>lle</sup> Deschamps le faisant déjà fort bien dans son introduction qui révèle une lecture sensible, intelligente et approfondie des textes. Il faut d'ailleurs louer tout le soin et la conscience professionnelle apportés par M<sup>lle</sup> Deschamps à la préparation de son édition. Les meilleurs principes ont été suivis et rien n'a été négligé pour élucider le texte, au point, parfois, de ne pas éviter la redondance dans les notes.

Pourtant, et ce, malgré les éloges auxquels M<sup>lle</sup> Deschamps a indiscutablement droit pour son patient travail, nous devons dire, en terminant, que nous avons du mal à justifier en soi la parution de ce livre. Car, il est bien évident que ni leur valeur littéraire, ni les indications utiles qu'elles pourraient contenir pour l'explication de l'œuvre elle-même ne motivent la publication de ces lettres. On compte sur les doigts d'une seule main les allusions de Hémon à ses manuscrits et on relève à peine deux exemples importants de vanité d'auteur (pp. 93, 196-197). À la longue le lecteur se défend de plus en plus mal d'une certaine lassitude devant ces demandes répétées d'argent et ces cabriolets tout juste destinées à éluder les vraies questions.

M<sup>lle</sup> Deschamps affirme, dans son introduction, avoir voulu « ranimer la personnalité évanescence de Hémon en situant l'écrivain dans son temps et son milieu d'origine » (p. 20). Il faut, pour être juste, reconnaître que ce but a été atteint, pourvu, toujours, qu'on sache lire entre les lignes. Mais il y a lieu de se demander, à notre avis, si le même objectif n'aurait pas pu être réalisé par un solide article qui aurait fait une large place aux citations avant de tirer des conclusions d'ensemble. Le lecteur ordinaire eût sans doute retiré d'une étude bien faite la même connaissance de Hémon ; quant au

spécialiste, il lui eût été loisible d'aller consulter sur place (pour autant qu'ils soient disponibles), les documents eux-mêmes. Publier des textes comme ceux-là simplement pour les mettre à la disposition des chercheurs, des professeurs et des étudiants, c'est peut-être faire preuve d'un amour un peu excessif de notre patrimoine littéraire.

Michel GAULIN

Carleton University

□ □ □

W. D. REDFERN, *The Private World of Jean Giono*, Durham, N. C., Duke University Press, 1967, 203 p.

Le travail de l'imagination chez Giono constitue à la fois par ses créations et par ses cheminements un terrain d'une richesse exceptionnelle. Pourtant il n'a pas jusqu'alors inspiré d'étude importante et les tenants de la nouvelle critique semblent peu enclins à aller chercher leur provende dans *Noé* ou dans *Jean le Bleu*. Le livre de W. D. Redfern comble cette lacune, mais partiellement, et il continue d'utiliser les outils traditionnels d'une analyse fondée sur la description et sur la paraphrase. Il est un peu irritant d'y lire une fois de plus le récit circonstancié des événements de *Colline* ou l'idylle d'Albin et Angèle dans *Un de Baumugnes*, et l'on sait bien que la *Trilogie de Pan* illustre des mythes anciens ! Dans les chapitres les plus faibles du livre, les passages descriptifs trop longs prennent parfois le pas sur le commentaire, mais ailleurs le critique manifeste un talent certain, et si cette étude est inégale dans son intérêt et limitée dans ses méthodes, elle s'impose par sa solidité.

M. Redfern souligne d'entrée à quel point le *jeu* est important dans la création de Giono — en ce sens il peut parler de « mensonge »

comme Ulysse dans *Naissance de l'Odyssée* — et on ne l'avait pas assez fait jusqu'alors. Giono se bâtit un monde pour son propre plaisir et il partage celui que se donnent ses personnages comme le confirme avec tout le cycle des chroniques le récent *Ennemonde*. C'est là le *private world* que M. Redfern entreprend d'explorer suivant la chronologie des œuvres en portant une attention presque exclusive, dans les premiers chapitres du moins, aux personnages, à leur milieu naturel et à l'intrigue. L'idée directrice du jeu est excellente; peut-être M. Redfern la perd-il parfois de vue mais il montre fort bien la bifurcation qu'a prise l'imagination chez Giono au cours des années: « After beginning by exteriorizing his own response to the physical world into a fictional universe of men highly receptive to nature, Giono, faithful to his view of the circular nature of all life, turns inward for a space to « la vie secrète de l'homme » » (p. 48). Métamorphose à laquelle est liée « an alternate movement of advance and retreat with respect to his fellow-men, which reflects his swing between an involvement with nature and a withdrawal to meditate and to create in the study » (p. 56). Ainsi, après l'analyse un peu terne de la *Trilogie de Pan*, M. Redfern en vient à la période d'« engagement » — pour ne pas dire de prédication — de l'écrivain, celle des années 1935-1939. Il formule les critiques attendues sur *les Vraies richesses* et *Que ma joie demeure* mais il apporte un développement beaucoup plus personnel sur l'expérience du Contadour (p. 86). Le critique semble plus à son aise dans l'exposé et le débat des idées que dans l'évocation poétique. Son analyse sur Giono prophète est nuancée et clairvoyante même si le procès est relativement facile à instruire; de même le ton s'élève dans le chapitre intitulé « Apocalypse » et le commentaire y est plus

dense. Alors qu'on a voulu faire tour à tour de Giono à son corps défendant un champion de l'anarchie ou un inspirateur du pétainisme, M. Redfern souligne avec force le caractère littéraire, voire « métaphorique » de son utopie rustique et de ses paysans de la joie, ce qui confirme l'hypothèse posée au début de l'étude, à savoir la place déterminante du jeu et du mensonge chez Giono.

Le chapitre le plus développé traite des romans d'après-guerre, et c'est aussi le meilleur car son auteur semble particulièrement réceptif à ce qu'il faut bien appeler la deuxième manière de Giono à défaut d'un terme plus adéquat. Dans son évolution, en effet, la guerre n'est pas un point de repère tout à fait arbitraire, et il se produit dans les œuvres publiées à partir de 1947 une véritable explosion imaginative. Giono semble constamment débordé par ses créatures comme il le dit dans *Noé*; personnages, situations et intrigues réclament impérieusement de se concrétiser sur le papier. Cette libération, cette allégresse neuve de l'imagination d'autant plus personnelle peut-être qu'elle est gratuite, coïncide avec une sorte de fixation physique chez l'écrivain. Il semble se replier pour laisser le champ libre aux créatures qui naissent de son esprit à tel point que l'imaginaire s'impose de façon décisive à la réalité. Est-ce une réaction de refus face au monde contemporain « atomisé » et, en même temps, l'établissement d'un principe d'unité dans un monde personnel? Peut-on parler d'*escapism*? M. Redfern est tout à fait justifié de ne pas en faire le reproche à Giono: « A conservative who eulogizes anarchy, a sedentary man forever describing action. Art, for him, is clearly a compensation, an expansion, often a reversal, of his actual self » (p. 140). La notion de compensation avancée ici paraît insuffisante et le critique situe le problème à sa véritable profondeur

lorsqu'il déclare dans sa conclusion : « Literature need not be exemplary, nor a commentary on reality. It can also be an imaginative contrast » (p. 193). Autant et plus qu'une réponse à un problème psychologique personnel, l'œuvre d'art est création d'un monde autre.

M. Redfern s'est surtout attaché à dégager la signification morale et psychologique du monde imaginaire de Giono, et ce qu'il a voulu faire a souvent été bien fait. Son livre est concret, parfois brillant, parfois ironique et allègre comme Giono lui-même. Cependant il laisse le lecteur sur sa faim. Quelques formules faciles sur les écrivains contemporains (« the aesthetic meanderings of Proust and the icy intellectualism of Valéry », p. 140), des jugements hasardeux (M. Redfern dénie à Giono la subtilité dans la description alors que *Jean le Bleu* suffirait à lui apporter le démenti) ne sont que vètilles dans l'ensemble. L'insatisfaction vient d'ailleurs. Si M. Redfern présente fort bien le résultat du travail imaginatif chez le romancier et s'engage même dans l'élucidation de son sens, il ne s'interroge guère sur la genèse de cet univers. Il décrit les créatures et les objets qui le peuplent plus que l'opération qui les produit. L'étude reste presque toujours au niveau des personnages et des idées (par exemple à propos de la force magique de certains passages, p. 27). On souhaiterait qu'elle allât jusqu'aux images et au langage. M. Redfern cite par exemple des phrases de *Colline* où il voit préciosité, artifice, *wanderings* (p. 28), alors que justement le langage lui-même y rêve et imagine... En s'appuyant davantage sur Bachelard — cité brièvement à deux reprises — dont il est difficile de se passer désormais lorsqu'on parle de l'imagination, M. Redfern aurait sans doute pu suivre plus loin ce travail de la rêverie à partir d'un objet. Il aurait pu également développer ses intuitions très

pénétrantes sur le rôle de l'imagination dépassant la réalité à propos des synesthésies chez Giono ou de sa parenté avec Melville.

Depuis une quinzaine d'années ont paru quatre ou cinq études d'ensemble sur Giono. Celle de de Boisdeffre n'est guère plus qu'une introduction panoramique ; celle de Jacques Pugnet est succincte mais solide dans sa recherche des thèmes ; le livre de Romée de Villeneuve est surtout une biographie ; le *Giono par lui-même* de Claudine Chonez reste une des études les plus attachantes par son approche « affective » de l'écrivain ; Pierre-R. Robert aborde enfin les problèmes techniques posés par son œuvre et le dernier en date, W. D. Redfern, jette la sonde dans le monde imaginaire du romancier. Beaucoup de généralités ont été dites et répétées sur Giono. Il serait souhaitable maintenant d'en reprendre l'étude à l'envers, à partir de problèmes précis et limités avec l'aide des méthodes nouvelles d'exploration littéraire.

Roland BOURNEUF

Université Laval

□ □ □

**Pierre LAURETTE, le Thème de l'arbre chez Paul Valéry**, Paris, Librairie C. Klincksieck, Bibliothèque française et romane, 1967, 196 p.

Il n'est pas exagéré de voir dans l'Image de l'Arbre « le mythe personnel » de Valéry. Et d'autant plus personnel peut-être que, née en lui de lui, cette image — bien qu'il ne manque pas d'arbres sur les bords méditerranéens — ne lui fut pas imposée, comme celles de la Mer et du Soleil, par son site natal. Il semblerait même qu'elle l'exclue. « Je suis né à Sète. Point de champs alentour ; des sables et de l'eau salée ». Ainsi explique-t-il — tout en y revenant — que « les thèmes